

LES **SŒURCIÈRES**
D'ARRADON



AURÉLIE CROIZÉ

Aurélie Croizé

Les Sœurcières
d'Arradon

© Aurélie Croizé, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3849-3

Librinova”

www.librinova.com

Couverture : Aurélie Croizé d’après des images de Freepik (appareil reproducteur féminin © Pikisuperstar et cadre ornemental © Rawpixel)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

NOTE DE L'AUTRICE

Dans ce récit, vous suivez l'histoire de Rozenn et Aogusta, deux jeunes filles qui s'aiment en 1662. La France est alors gouvernée par le roi Louis XIV, et surtout le christianisme. C'est dans ce contexte, et celui de la chasse aux sorcières, que j'ai choisi d'implanter leur romance.

Je tiens donc à signaler que certaines scènes peuvent heurter la sensibilité des lectorices (homophobie, parentalité toxique, agressions sexuelles et verbales, alcoolisme, violences psychologiques).

Prenez soin de vous !

Première partie
Arradon
1662

*« Le plus glorieux spectacle de l'univers ! Un lever de soleil sur la
campagne. »*

Carol Boily, *L'Odyssée sur terre*

1

Roze

On ne parlait plus que de cela au village. La nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre, de chaumière en chaumière, de commère en commère. Même les morts semblaient s'agiter dans leurs tombes. Un comte était arrivé au port de Vannes.

Il aurait loué *Degouezh*, le manoir des Nedelec, ces nobles de naissance partis en voyage pour les prochains mois, celui dont la vue était la plus resplendissante de la baie morbihannaise. Seul un riche personnage pouvait s'en payer la nuitée alors, naturellement, les villageois étaient curieux. À commencer par mes parents.

— Pensez-vous qu'il sera possible de lui présenter notre Rozenn ? demanda ma mère, toute à son agitation.

Près de la cheminée, se chauffant à la lueur des flammes, mon père semblait perdu dans ses pensées. Il n'en fallut pas davantage pour encourager ma mère à poursuivre son monologue.

— J'y vois là le signe de l'accomplissement de notre destinée. Nous allons enfin entrer dans la noblesse, comme nous l'avons toujours rêvé.

Cachée derrière la porte, je me mordis la lèvre pour ne pas exprimer ma colère. Issue de la petite bourgeoisie, elle s'imaginait qu'intégrer la noblesse assurerait son bonheur. Même si, pour ce faire, elle devait offrir son unique enfant en pâture au premier venu.

Mon père, grand et bien bâti, jouissait des revenus provenant de l'agriculture. Sa famille avait acquis plusieurs lopins de terre au fil des générations, cultivant tour à tour du froment, du seigle et du blé noir. Une production qui lui avait assuré une condition respectable, mais avait mis à mal son pauvre corps. Car si nous étions de petits bourgeois, nous n'avions pas assez de richesses pour faire totalement exploiter nos terres par les paysans voisins. Mon père allait donc aux

champs, notamment en pleine saison de récolte où la main-d'œuvre manquait.

Il avait rêvé d'une famille nombreuse, mais n'avait eu qu'une seule fille. J'appréciais son naturel doux et réservé, et respectais sa grande patience, un trait de caractère fort utile pour vivre aux côtés de ma mère. Celle-ci avait hérité d'un physique avantageux, dont elle avait usé pour assurer son avenir. Jadis, ses yeux d'émeraude et son port altier avaient su conquérir le cœur de mon père. Portée par l'ambition, elle l'avait persuadé d'investir dans la culture du lin, qui, depuis quelques décennies, avait apporté prospérité à la Bretagne. La fibre de cette plante ainsi que celle du chanvre, une fois travaillées, servaient à confectionner des vêtements et les toiles des navires.

Ma mère avait également de très bonnes dispositions pour la broderie qui lui avaient valu de se rapprocher de quelques bourgeoises vannetaises. Elle m'avait élevée dans l'idée de faire de moi une dame du monde, initiée à la lecture très jeune, et poussée à jouer du clavecin alors que nous n'en possédions pas. J'étais régulièrement invitée à m'exercer chez madame Le Gall, une bonne amie de ma mère. Celle-ci s'était prise d'affection pour moi, car son mari décédé me confiait de temps à autre des messages pour sa femme.

Enfant, j'avais pris l'habitude de faire la lecture aux défunts dans le cimetière, en contrebas de la vallée. C'est ainsi que j'avais fait la découverte de mon don. Un livre dans une main, deux petits cailloux blancs dans l'autre, j'avais récité un passage à voix haute. Puis, curieuse de savoir si l'histoire avait plu à mon auditoire, j'avais posé les cailloux sur une pierre tombale et avais simplement énoncé la question. Quand la réponse s'était faite aussi claire que du cristal, je ne m'étais pas enfuie, j'avais souri, heureuse d'avoir apporté un peu de bonheur à ces âmes.

Au village, et même un peu plus loin, les quelques voisins qui avaient connaissance de cette particularité m'avaient surnommée l'écouteuse des morts. Aujourd'hui, je prenais encore grand plaisir à lire pour les défunts, et lorsqu'une personne me sollicitait pour obtenir une réponse d'un être décédé, je me faisais l'interprète entre nos deux mondes.

Bien que cela ne fût pas vu d'un bon œil par mes parents, ils avaient néanmoins accepté la situation sans en faire l'apologie, ne tenant pas à ce que leur fille fût considérée comme une sorcière. Ils s'étaient donné trop de mal pour me rendre attrayante sans que cela fût gâché par une mauvaise réputation.

Écœurée par la conversation qu’entretenaient mes géniteurs à mon sujet, je m’éclipsai silencieusement de la maison pour rejoindre Gus. Auprès d’elle, je pouvais être moi-même. Il n’était plus question de petite fille parfaite, de « la beauté d’Arradon » ou d’un devoir quelconque. Avec elle, j’étais Roze, tout simplement.

Lorc’haj et *Liorzh*, nos demeures, étaient voisines. Et si nous n’avions pas été sœurs de lait, notre différence de rang nous aurait valu de forger cette amitié en toute discrétion, ma mère n’étant point encline à frayer plus que nécessaire avec le peuple des campagnes. Fut un temps où elle n’arrivait plus à me nourrir : elle m’avait alors confiée à Enora, la mère de Gus. Nous avons grandi ensemble et aussi loin que je me souvinsse, notre affection mutuelle avait toujours existé, et s’était renforcée au fil des années. Elle était la personne qui me connaissait le mieux.

Quand je frappai à sa porte, Klervi, sa jeune sœur, m’accueillit d’un sourire édenté. Coiffée de deux tresses et vêtue d’une robe aux couleurs vives, elle rayonnait en m’annonçant qu’Aogusta rendait visite à la vieille dame – il n’y avait que moi pour appeler Aogusta par son surnom. Je la remerciai avant de me diriger vers la chaumière isolée de Maïa, la vieille dame en question. Cette dernière habitait près de la forêt, éloignée de toute civilisation. Au village, elle était précisément considérée comme une sorcière et mes parents n’aimaient pas me savoir chez elle. Mais Gus l’affectionnait particulièrement et passait parfois de longues heures avec l’ancêtre, à apprendre les recettes de potions.

Je la rencontrai d’ailleurs à mi-chemin, l’observant bottiner des cailloux loin de son passage, encore inconsciente de ma présence. Quand elle posa enfin les yeux sur moi, son regard s’illumina et elle me rejoignit en courant.

— Roze !

Prenant ma main, elle s’enquit immédiatement de ma santé, décelant la contrariété sur mon visage. Je ne pouvais décidément rien lui cacher.

— As-tu entendu parler du comte débarqué hier au port de Vannes ? demandai-je.

— Comment faire autrement ? Il est impossible de se rendre où que ce soit sans qu’une personne ne s’enchante de ce nouvel arrivant.

— N’es-tu pas aussi exaltée que nos voisins ?

— Certes non ! Je n’entrevois rien de bon à ce qu’un comte s’installe à Vannes. Je suis persuadée qu’il est ici en conquérant.

— Que pourrait-il voler dans cette contrée ?

— Nos terres, nos emplois... nos femmes, dit-elle en me fixant intensément.

— Ne serais-tu pas trop pessimiste, à voir le mal en toute personne ?

— Aucunement. Je suis prudente, voilà toute la nuance.

Je lui souris et elle se détendit enfin. Sur le chemin du retour, main dans la main, nous prenions le temps d’admirer la nature. Le soleil perçait à travers le feuillage des chênes majestueux. J’observais, pensive, la poussière volant dans les rais de lumière. J’aimais la campagne, les allées de terre battue, les bêtes dans les champs, le brouillard stagnant au petit matin et le silence qui y régnait. La vie y était paisible. Et en cet instant, près de Gus au milieu de la nature, je me sentais sereine.

— Viens, allons au cimetière ! dit-elle en me guidant vers la vallée.

Une fois installée, je sortis un petit livre des replis de ma robe et commençai ma lecture, tandis que Gus coiffait mes cheveux. Nous restâmes un long moment comme cela, jusqu’à ce que le soleil fût tombé derrière la forêt et que le froid nous eût gagnées. Alors, nous rentrâmes.

À la bifurcation de nos chemins, au lieu de me lâcher la main pour se diriger vers *Liorzh*, Gus la serra davantage.

— Promets-moi de ne jamais me quitter !

Je rougis jusqu’aux oreilles de cette injonction soudaine. Dans ses yeux, je lus une peur nouvelle qui lui était inhabituelle. Gus ne s’effrayait de rien. Que se passait-il ?

— Évidemment que je ne te quitterai jamais.

Sur ce, elle m’embrassa du bout des lèvres et tourna les talons, me laissant pantoise.

2

Gus

Bien sûr qu'elle me quitterait, pensai-je. Roze n'en avait pas conscience, mais elle était la plus belle femme du pays de Vannes. Les jeunes hommes osaient à peine lui adresser la parole et les plus téméraires s'y étaient déjà cassé les dents. Je n'en revenais pas de la chance qui m'était donnée de l'avoir dans ma vie. Que nous eussions grandi ensemble ne garantissait pas que ses sentiments fissent écho aux miens. Lorsque je l'avais embrassée pour la première fois, dans cette clairière, aux dernières lueurs du jour, Roze ne m'avait pas rejetée. Au contraire, elle avait répondu à mon appel avec autant d'ardeur.

Alors, ce matin-là, quand Ewen était revenu du port en rapportant la nouvelle de ce comte fraîchement débarqué, mon sang n'avait fait qu'un tour et mon instinct m'avait soufflé de me méfier.

Je donnerais tout pour protéger Roze. Je voulais être son phare dans la nuit, lui faire plaisir chaque jour, l'emmener au cimetière, lui brosser les cheveux, la rassurer, l'embrasser.

J'aspirais à passer ma vie à ses côtés. Malheureusement, une femme ne pouvait en aimer une autre. Il lui fallait trouver un homme pour se marier et fonder une famille. Étant toutes deux en âge de nous établir, Roze et moi subissions dorénavant la pression de notre entourage, particulièrement Roze, dont la mère ambitionnait un avenir plus fortuné.

Je n'étais pas sereine.